

Le Rocher du mort

De même que beaucoup d'autres, et notamment Sir Henry Ridder Haggard avec *Les Mines du Roi Salomon*, Sir Arthur Quiller-Cough écrit *Le Rocher du Mort* sous les auspices de *L'Île au trésor* qui, lors de sa parution, en 1883, éleva sur le pavois ce genre littéraire qu'il est convenu outre-Manche d'appeler *boy's book* mais que l'on désigne plus communément sous le nom de roman d'aventures, et dont, en général, du moins à l'origine, les desseins étaient de prononcer les vertus héroïques comme de glorifier l'impérialisme et le colonialisme.

Ainsi, dans *le Rocher du mort*, retrouve-t-on, qui concourent à l'invitation au voyage, tous les ingrédients, tous les motifs, tous les lieux (communs !) du genre : trésor perdu, maison au bord de falaises tempétueuses, pirates, contrées exotiques, explorations – et jusqu'à la chanson qui, lancinante et inquiétante, revient tout le long du récit et n'est pas sans évoquer le refrain fameux (« Quinze hommes sur le coffre de l'Homme mort... Yo-ho-ho ! Et une bouteille de rhum ») que l'on entend en effet dans *L'Île au trésor*.

Pourtant, l'intérêt est au-delà – dans la construction du récit qui opère telle, véritablement, une aventure intratextuelle ou, mieux, intrarécitationnelle : journaux, journal de bord, mémoires, testaments alternent, se succèdent, se coupent et se recoupent, mêlant les époques et les narrateurs. Ce qui engendre une rupture du récit avec lui-même et, finalement, revoit les fondements même du roman d'aventure en tant qu'il est précisément rupture : temporelle et du destin par l'intrusion de l'Événement dans la trame du quotidien ; et spatiale par l'irruption puis l'omniprésence de l'Ailleurs – du « grand Dehors » comme dirait Michel Le Bris – dans les lieux familiers. Lors, l'acte de piraterie n'est pas où l'on croit, et se situe peut-être moins dans le fond que dans la forme, et l'on assiste moins à l'assaut, au détournement, au pillage d'un trésor qu'à celui du texte : du texte par lui-même.

En même temps, il n'est pas inconvenant de remarquer combien, dans *Le Rocher du mort*, les lieux, en plus de leur apparence caricaturale, et les éléments ont tendance soit à recouvrir une dimension symbolique, soit à former des oppositions complémentaires : matière vile/trésor, eau/terre, arbre à sept branches et à valeur axiale, montagne dont l'ascension motive une révélation... À quoi s'ajoute la présence, illuminante et rougeoyante, faste et néfaste, d'un gros rubis aussi légendaire que sacré. Est-ce fortuit ? Est-ce volontaire ? Cela procède-t-il, pour convoquer Gilbert Durand, des « structures anthropologiques de l'imaginaire », ou de plus hermétiques exigences ? Nous laisserons aux lecteurs le soin de débrouiller ces mystères.

Le Rocher du mort, sans être d'une ampleur telle qu'il puisse rivaliser avec ces enchantements que sont certes *L'Île au trésor* et *Les Mines du Roi Salomon* (réédition Terre de brume) ou aussi *Les Quatre plumes blanches* de A. E. Mason, voire *Lorna Doone* de R. D. Blakmore (tous deux récemment réédités chez Phébus), déploient néanmoins les charmes incomparables des bons romans d'aventure anglo-saxons.

Arnaud BORDES

Sir Arthur QUILLER-COUGH, *Le Rocher du mort*, Éditions Terre de Brume.